

considéra toujours le mensonge et la lâcheté comme les deux vices les plus abominables de l'humanité. Ne permettant jamais qu'on mit rien sous clef pour ses enfants qui avaient tout à discrétion, il ne les renvoyait que bien rarement de la chambre où il travaillait ; même pendant qu'il écrivait, ils pouvaient aller et venir librement et l'interrompre par leurs questions aussi souvent qu'ils voulaient. La plus grande colère qu'il leur témoignait jamais se traduisait par cet ordre donné d'un ton bref et déterminé : "Cessez vos bavardages, enfants, ou quittez la chambre." Ordre auquel on obéissait toujours immédiatement, car, avait toute son indulgence, le capitaine Marryat voulait être obéi.

En 1813 sa santé commença à décliner, il sentit le besoin de se reposer et alla s'établir définitivement dans sa propriété de Langham, où se révélèrent à lui toute la négligence et toute l'incurie de son tenancier. Cet homme avait même trouvé bon de transformer le grand salon de l'habitation en dortoir, dont il louait les lits aux vagabonds à raison de 2 pence par nuit.

Les oiseaux du ciel avaient leur entrée libre dans le boudoir et, trompés par les bosquets de roses peints sur les murs, y bâtissaient leur nid. Ce boudoir, avec ses colonnes à jour réfléchies dans les portes en glace, était appelé par les gens du village "la Chambre aux mille colonnes", nom poétique qu'on n'aurait pris pour une reminiscence des *Mille et une Nuits* ou du café des *Mille Colonnes* de Paris, si les rustres du comté de Norfolk avaient jamais visité le Palais-Royal de Paris ou lu les comtes de la sultane Scherazade. Le manoir de Langham, sans avoir de grandes prétentions architecturales, avait une certaine originalité. C'était un cottage du temps de la reine Elisabeth, bâti sur le modèle de celui que le roi Georges IV possédait dans l'Oxfordshire. Les croisées à jalousies s'ouvraient sur un escalier en pierre orné de vases de fleurs qui menait, d'une salle à manger longue et étroite où le capitaine Marryat composa ses derniers ouvrages, à une pelouse qui s'étendait par derrière. La maison était couverte en chaume ; le porche arrondi et les murs d'un blanc rosé étaient recouverts de lierre et de rosiers qui, en quelques places, grimpaient jusqu'au toit. Marryat avait fait de la salle à manger son cabinet de travail ; il s'asseyait toujours au même coin de table, d'où la vue s'étendait sur la pelouse dans laquelle son laureau favori, Ben Brace, était généralement attaché. Là, éparpillant ses papiers autour de lui, ses deux chiens couchés à ses pieds, il jouissait de son double rôle de romancier et de gentilhomme fermier.

Une fois bien installé à Langham, l'ex-marin avait tourné toute son activité et toute son intelligence vers la culture agricole ; il faisait valoir lui-même et s'absorbait entièrement dans ses nouvelles occupations, ses joies de famille et les succès de ses enfants. Dans une lettre qu'il écrivait à sa belle-sœur, Mme Charles Marryat, il raconte lui-même sa vie de gentilhomme fermier :

"Je suis très-tranquille ici et je ne fais pas une visite en trois mois. J'ai pleinement de quoi m'occuper et j'espère que je verrai clair bientôt dans mes affaires. Jusqu'à présent je n'ai fait que dépenser de l'argent. Aujourd'hui je commence à en récolter, pas beaucoup mais suffisamment pour que je me trouve content. Les dernières pluies ont fait du bien à ma santé et à mes blés. J'ai été très à court d'herbages et j'ai tremblé pour mon bétail, car j'ai dix chevaux et dix-sept vaches à nourrir ; heureusement j'avais vendu mes moutons au printemps. Mais, après l'été passé, je serai parfaitement en mesure pour l'avenir. Je suis sur mes jambes du matin au soir, car je suis mon propre "bailli", et je surveille chaque détail moi-même.

J'ai eu une dure année à traverser, mais l'année prochaine j'espère être hors d'embarras. Mes filles se portent

très-bien et se trouvent très-heureuses. Elles ont largement de quoi s'occuper comme moi et se distraire. Je trouve qu'elles ont étonnamment gagné, et je suis sûr que vous serez de mon avis lorsque vous les verrez.....

Quoique j'aie été très-affecté par cette triste affaire, je ne puis pas me dire malheureux (1). Ce ne sont pas les grands coups qui vous troublent ; nous parvenons à surmonter les vraies douleurs—ce sont les petits ennuis journaliers qui nous rendent misérables, et je remercie le ciel de n'en avoir aucun. Mes enfants sont bons ; mes domestiques font leur devoir ; nous n'avons ni querelles ni divisions entre nous, et j'ai assez d'occupations pour ne pas m'ennuyer.....

Les prétentions du capitaine Marryat, comme fermier, n'étaient pas toujours justifiées par le résultat. Il bâtit des cottages modèles ; des étables à cochons modèles ; il voulut faire du guano, etc., etc. Malheureusement, dans toutes ces entreprises, il se montrait plus fort en théorie qu'en pratique, et peu lui réussirent. En examinant ses comptes de ferme, il est facile de voir que sa terre de Langham l'amusa beaucoup plus qu'elle ne lui rapporta, et elle se trouvait grevée des plus lourdes charges, lorsque son fils en hérita. Mais si sa capacité agricole pouvait être mise en doute, sa bonté et sa cordialité lui gagnaient tous les cœurs ; encore aujourd'hui le plus humble paysan, non-seulement à Langham, mais dans les campagnes environnantes, vénère la mémoire du capitaine Marryat. On a conservé même le souvenir de son cheval favori, nommé *Dumpling*, animal capricieux et qui ne se laissait monter que par son maître.

Le capitaine était trop myope pour être un grand sportsman ; il faisait volontiers cependant une partie de chasse, et avait imaginé un bizarre appareil pour fixer son laureau. Il était d'une certaine force au piquet ; pour s'assurer des partenaires, il avait pris une certaine peine à enseigner le jeu à ses enfants. Ces leçons lui avaient coûté une grosse dépense en bonbons et en dragées.

Pendant les dernières années de sa vie, ce n'était qu'un regret qu'il quittait sa ferme pour se rendre à Londres, et il fallait une affaire urgente pour l'y décider. En 1818, il fit ce voyage pour consulter la Faculté et revint à Langham avec l'idée qu'il n'avait plus que six mois à vivre ; aussi, une fois de retour, il mit en ordre "sa maison", "dans le sens littéral comme dans le sens spirituel", dit sa fille. Il s'éteignit peu à peu pendant les longues heures de l'été, ne se faisant aucune illusion, résigné, quelquefois se livrant à sa gaieté humoristique, quelquefois aussi avec une espèce de délire, quand il avait pris une dose d'opium, dictant des articles de Revue ou des contes, faisant des conversations imaginaires avec ses anciens amis, Balwer, Dickens et ses camarades de la marine.

Le matin du 9 août, la garde-malade qui le veillait et le croyait endormi l'entendit murmurer une phrase de l'oraison dominicale—terminée par un court soupir : c'était le dernier. Il avait atteint sa cinquante-septième année. Il était père de onze enfants (quatre fils et sept filles) ; cinq lui survivent, ainsi que sa veuve.

*Life and Letters of captain Marryat.* — (Revue britannique.)

(1) Allusion à une nouvelle reçue peu de temps auparavant et qui l'avait vivement affecté.